



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Commentaire – « La Jeune Veuve » (*Fables*, VI, 21)

Clément Mouille

Présentation générale du texte à commenter

« La Jeune Veuve » est le dernier poème du premier recueil des *Fables*, publié par Jean de La Fontaine en 1668. « La Discorde », qui le précède, était allégorique et sérieux ; « La Jeune Veuve » apporte, pour clore le premier recueil, une tonalité plus légère, presque gaillarde.

Si les critiques ont parfois parlé d'une « misogynie » de La Fontaine, qui se ferait sentir dans cette fable, ce jugement sera à remettre en perspective lors de l'étude du texte. En outre, bien que la morale du texte soit étonnamment longue et apparaisse dès l'entrée de la fable, il faudra bien se garder de faire de La Fontaine un moralisateur.

[A l'oral] Lecture de la fable¹

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'un(e) année [5]
Et la veuve d'une journée
La différenc(e) est grand(e) : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autr(e) a mill(e) attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ; [10]
C'est toujours même not(e) et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comm(e) on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité. [15]
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre mond(e). A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienn(e), est prêt(e) à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage. [20]
La bell(e) avait un pèr(e), homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler,
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ? [25]
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Chang(e) en des noces ces transports ;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose [30]

¹ Nous avons mis en gras les e habituellement muets mais devant être prononcés pour la versification ainsi que les diérèses, souligné les liaisons nécessaires et mis entre parenthèses les élisions à effectuer. Lorsqu'une liaison est séparée par une ponctuation, elle prend la forme d'un allongement compensatoire de la première voyelle.

Un époux beau, bien fait, jeun(e), et tout autre chose
 Que le défunt. – Ah ! dit-ell(e) aussitôt,
 Un cloîtr(e) est l'époux qu'il me faut. »
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe. [35]
 L'autre mois on l'emploi(e) à changer tous les jours
 Quelque chos(e) à l'habit, au ling(e), à la coiffure.
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours [40]
 Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin.
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
 Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ; [45]
 Mais comm(e) il ne parlait de rien à notre Belle :
 « Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? dit-elle. ».

Problématisation : questions posées au texte, analyse de ses mouvements²

La morale est explicite, et étonnamment longue, en seize vers (v.1-16). Cette morale affirme un principe d'inversion dans les émotions, que la fable va ensuite démontrer en fonctionnant en deux temps : le désespoir de la veuve (v.17-34) laisse place à la fin du deuil qui correspond à la fin du texte (v.35-48). La fable fonctionne donc explicitement comme **démonstration rhétorique** d'un discours théorique. Ce discours moraliste n'est cependant pas moralisateur : toute la fable est empreinte de légèreté, et finit justement par une affirmation de la vie, et du retour du désir, opposé au discours du deuil.

Projet de lecture

Nous montrerons que cette fable, démonstration rhétorique de l'inversion d'un sentiment de deuil, affirme la victoire de la vitalité et du corps sur les discours qui les amoindrissent.

1/ Morale et discours gnomique (v.1-15)

Les seize premiers vers de la fable relèvent du discours **gnomique**. Ils sont au **présent de vérité générale** et disposent une argumentation de moraliste. Le mot « vérité » est d'ailleurs le dernier de ce premier passage.

La morale à proprement parler est dans les deux premiers vers (« La perte d'un époux ne va point sans soupirs. / On fait beaucoup de bruit, et puis on se console. »), qui constituent une **maxime**, suivant la longueur habituelle des morales des fables. Ces deux premiers vers, en plus d'annoncer le contenu argumentatif du texte (il sera effectivement question de la perte d'un époux), annonce aussi sa construction rhétorique : le passage du « soupir » et du « bruit » (dans le premier temps de l'**apologue** proprement dit) à la consolation (dans le deuxième temps).

² Nous avons mis en gras le vocabulaire de l'analyse littéraire : n'hésitez pas à consulter un lexique si besoin.

Cette maxime est appuyée par les deux **alexandrins** qui la composent : le vers noble pourrait être ici marqueur de solennité. Mais le deuxième vers a plutôt un aspect oral, tant par le pronom indéfini « on », méprisant, que par la simplicité des mots utilisés (« on fait beaucoup de bruit » sonne presque comme une formule destinée à un enfant).

Les vers 3-4 voient l'apparition d'une allégorie du Temps, ensuite personnifié puisqu'il est sujet du verbe d'action « ramène ». Au vers 3, le sentiment de « tristesse » est également personnifié puisqu'il est sujet du verbe d'action « s'envole ». Le quatrième vers est le premier **octosyllabe**, après trois alexandrins, ce qui crée un **effet de chute**. Celui-ci est surmotivé : chute après l'envolée de la tristesse sur les ailes du Temps, qui correspond aussi à la chute morale du poème : les plaisirs reviennent toujours, même après un deuil. La répétition du mot « Temps » sur les deux vers accroît encore cet effet. Comme les deux premiers vers, ces vers 3 et 4 contiennent un condensé du poème tout entier.

Le motif du renversement est accentué par le **préfixe** « re- » dans « ramène », et par la rime suffisante entre « soupirs » (v.1) et « plaisirs » (v.4). Cette inversion est à nouveau martelée au v.5-6, avec un **parallélisme de construction** et la rime « année » / « journée » sur des **rimes suivies** (après les rimes embrassées qui commençaient le texte). Les **enjambements** que l'on trouve aux vers 5-8 peuvent mimer le passage rapide du temps qui est décrit, ainsi que la légèreté du sentiment qui n'y résiste pas. On observe le retour du « on » (v.7), mais cette fois-ci non du côté de l'agent (v.2, on le retrouvera v. 12-13) mais du côté du spectateur ironique. L'**alexandrin** « L'une fait fuir les gens, l'autre a mille attraits » poursuit cette mise en perspective de l'action de la veuve, vue par un regard extérieur.

Les vers 10 à 13 reprennent le propos déjà évoqué en y ajoutant le problème de la parole : « note », « entretien », « on dit » (à deux reprises). La véracité est mise en balancement, avec les « soupirs vrais ou faux », qui posent la question de l'hypocrisie, sans qu'une option ne soit prise sur la véracité ou non de la peine : cette interrogation (la veuve joue-t-elle le désespoir ?) restera en suspens ; que ces soupirs soient vrais ou faux, ils disparaissent avec le temps.

Les vers 14-15 annoncent explicitement la visée démonstrative de la fable : « Comme on verra par cette fable / Ou plutôt par vérité ». C'est un cas d'explicitation très marqué, assez rare semble-t-il dans le recueil des *Fables*. La visée démonstrative est d'autant plus nette que l'**épanorthose** « Ou plutôt par vérité » annonce une correspondance parfaite entre la fable et la vérité. Ainsi, conformément à l'inversion thématisée dans cette première partie, la fable à proprement parler se déroulera en deux temps : d'abord le moment du désespoir, puis le moment du retour à la vie.

2/ Désespoir de la veuve (jusqu'à « Un cloître est l'époux qu'il me faut. » : v.16-33)

Le cadre du récit est brossé très vivement, en un vers et demi, avec un **enjambement** qui en accélère la présentation. La mort du mari est, elle aussi, expédiée dès cette entrée en matière, et plus rapidement encore avec l'octosyllabe « Le Mari fait seul le voyage. », qui a l'effet d'une chute (v.20). Le **discours direct** de sa femme est également expédié en un vers et demi (v.18-

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com





19) : on ne saura pas s'il s'agit d'un « soupir vrai ou faux », mais en tout cas ce discours est stéréotypé, avec la **métaphore topique** de l'envol de l'âme et le **topos** de la mort par chagrin. Le discours est d'autant plus stéréotypé qu'à l'affirmation de « l'âme » qui devrait suivre le défunt sera opposé le corps qui reprendra ses droits à la fin du poème. De plus, le vers et demi consacré ici au discours de la femme s'oppose aux huit vers et demi contenant le discours du père, qui tiendra la place centrale.

Le « père » possède une double sagesse, d'où les adjectifs mis en **rythme binaire** « prudent et sage » : il laisse d'abord s'écouler la tristesse légitime, puis prône ensuite une sagesse épicurienne. Son **discours direct** est plus long que celui de la veuve, ce qui lui donne plus d'importance ; il arrive d'ailleurs au cœur du poème. Son discours est **gnomique**, au **présent de vérité générale**, comme celui du fabuliste : il est un relais de l'instance argumentative. « Puisqu'il en est des vivants, ne songez plus aux morts » prend l'aspect d'une maxime, appuyée sur l'alexandrin qui lui donne une certaine prestance et un rythme propre à la mémorisation.

Les adjectifs caractérisant l'époux à venir sont suivis de « tout autre chose / Que le défunt », notation rapide qui évoque la probable vieillesse de l'époux mort ; à cela s'oppose la jeunesse et la beauté de la femme (« jeune beauté », « la Belle »), qui sont des arguments implicites en faveur du retour à la vie.

La réponse de la jeune femme est à nouveau très courte, en un vers et demi ; ainsi, deux **discours directs stéréotypés** entourent ce premier temps du récit. Le discours est d'autant plus mis à distance qu'il est coupé par l'**incise** « dit-elle aussitôt ». L'**adverbe** « aussitôt », placé à la rime, insiste sur l'aspect de réflexe de cette parole, opposée au discours « prudent et sage » du père.

3/ La fin du deuil (v.34-fin)

Ce deuxième temps du récit commence par « Le père lui laissa » (v.34), qui constitue un parallélisme avec « Il laissa » du v.24 : le père se caractérise par une forme de sagesse consistant à ne pas aller contre la nature, qui fera son œuvre d'elle-même, comme le montrera la fin du poème. L'**ironie** paternelle sur les propos de la femme peut être décelée dans la lourdeur phonique de la **paronomase** « digérer sa disgrâce ». Le terme « disgrâce » est ici pris dans un double sens : disgrâce morale car la femme est dans la peine, mais aussi disgrâce physique car une femme en deuil « fait fuir les gens » (v.9). Le terme « digérer » est également **péjoratif**, et associe le sentiment de deuil à une mauvaise digestion.

L'**octosyllabe** comportant une seule phrase dans le v.35 mime le passage rapide du temps qui y est décrit. Aux vers suivants (v.36-37), deux **alexandrins** montrent le déploiement des activités nouvelles après ce passage du temps. Les **rythmes ternaires** du v.37 (« habit », « linge », « coiffure ») puis du v.41 (« les jeux, les ris, la danse ») marquent l'abondance et la légèreté des activités lors du retour à la vie, opposés à l'apparente unicité et pauvreté des discours tenus par la femme lors de sa tristesse. « Le deuil enfin sert de parure » (v.38) annonce

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



le changement intérieur survenu dans la femme, et qui se marque à l'extérieur par le déploiement des activités. Le vers suivant, « En attendant d'autres atours », annonce l'inversion du deuil vers la possibilité d'un remariage. Avec ses sonorités en « en » et en « a », ce vers se fait chantant et léger. Cette légèreté est redoublée par les images topiques et charmantes des « Amours » puis de la « fontaine de Jouvence », qui s'opposent à l'image terne du « cloître » évoquée par la veuve précédemment. L'idée que le deuil serve de parure peut faire songer ici à la critique d'une certaine hypocrisie sociale ; il n'est cependant pas dit que le sentiment de tristesse de la femme n'ait pas été vif, qu'il ait été faux ; cependant, le deuil extérieur doit, du point de vue de la morale sociale, durer plus longtemps que le deuil intérieur, ce qui freine la nature.

Les quatre derniers vers forment une conclusion habile : le fait que la femme se rende d'elle-même aux arguments du père montre bien que ceux-ci suivent la nature ; de plus, la fable se termine par un **discours direct** de la femme, qui marque l'inversion par rapport à ses deux autres récits au discours direct. Cette insistance sur la parole se voit dans le fait que les derniers mots du poème sont l'incise « dit-elle ». Ainsi, l'intensification « ce défunt tant chéri » prend finalement une dimension fortement **ironique**.

Conclusion

Cette fable montre donc la victoire de la vitalité et du retour à la vie sur le deuil. S'il y a ironie sur l'affectation du sentiment de deuil, il n'est pas dit que ce sentiment soit inexistant ; il est en revanche dit que ce sentiment est voué naturellement à disparaître. Il n'y a donc pas de critique de la jeune veuve en tant que femme folâtre qui ne serait pas assez endeuillée, mais au contraire une critique du discours stéréotypé du deuil qui empêche les jeunes femmes de suivre plutôt leurs inclinations. Alors que certains critiques ont parlé d'une « misogynie » de La Fontaine dans ce poème, on pourrait au contraire défendre l'optique d'un La Fontaine féministe (toutes proportions gardées). Dans tous les cas, il est sûr que le fabuliste professe une sagesse épicurienne, basée sur le respect des inclinations et non sur leur retenue. Tout le poème insiste sur ce retour de la vie, et l'encourage tant par son propos que par son rythme.